



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

15 | 2002

Varia

**Yves LEHMANN (dir.), Dominique BRIQUEL, Gérard
FREYBURGER, Mireille HADAS-LEBEL, Vinciane PIRENNE-
DELFORGE, Charles Marie TERNES, Religions de
l'Antiquité**

André Motte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1412>

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

André Motte, « Yves LEHMANN (dir.), Dominique BRIQUEL, Gérard FREYBURGER, Mireille HADAS-LEBEL, Vinciane PIRENNE-DELFORGE, Charles Marie TERNES, Religions de l'Antiquité », *Kernos* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 16 juin 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1412>

piété plus exigeante et plus personnelle, ou à tout le moins quelques références explicites à des travaux s'intéressant à cet aspect du phénomène religieux en Grèce, auraient été les bienvenues. Car le fait que ce système politico-religieux ait généré, à toutes les époques, des penseurs qui n'ont pas hésité à le remettre en cause avec l'intention de l'amender, le plus souvent de l'intérieur et sans rupture brutale, est sans doute un phénomène culturel majeur, et qui s'est avéré lourd de conséquences pour toute l'histoire de l'Occident.

On aura compris que ces remarques n'entament en rien la valeur du travail réalisé, mais témoignent plutôt du grand intérêt que suscite le thème choisi. Très solidement documentée, – on rappellera que Mme Bruit Zaidmann a déjà signé, avec Mme P. Schmitt Pantel, un ouvrage remarqué sur *La religion grecque* (Paris, 1991, 3e éd. 1999) – méthodiquement conduite, d'une présentation très soignée, écrite aussi dans un style sobre et élégant, l'étude se termine par un « épilogue » très dense (p. 211-217); elle est accompagnée d'instruments précieux : une bibliographie de quelques 200 titres, une table des illustrations ainsi qu'un index général reprenant les noms propres anciens, les *realia* et les principales notions relatives au thème traité. Voilà donc un ouvrage qui, sur un sujet difficile, apporte une contribution originale et importante à notre connaissance de la religion grecque.

Université de Liège
Département de Philosophie
7, place du 20-Août,
B – 4000 LIÈGE
andre.motte@ulg.ac.be

2. Comptes rendus et notices bibliographiques

Yves LEHMANN (dir.), Dominique BRIQUEL, Gérard FREYBURGER, Mireille HADAS-LEBEL, Vinciane PIRENNE-DELFORGE, Charles Marie TERNES, *Religions de l'Antiquité*, Paris, P.U.F., 1999. 1 vol. 15 × 21, 5 cm, xiv+592 p., 34 fig. (*Collection Premier Cycle*). ISBN : 2-13-048221-X.

Présenter en un seul ouvrage, à l'intention des étudiants du premier cycle des études universitaires, les principales religions qui se sont développées autour du bassin méditerranéen est assurément une excellente idée. C'est une manière, tout d'abord, de faire voir la grande diversité et l'importance des courants religieux qui ont imprégné les cultures concernées. C'est une façon aussi d'encourager les comparaisons et de contribuer à mettre en relief les caractères propres à chaque religion. L'entreprise n'en était pas moins une gageure, car réaliser pareilles synthèses, avec toutes les garanties de sérieux, n'est pas à la portée du premier venu et ne peut être d'ailleurs le fait d'un seul homme. Elle nécessitait la collaboration de spécialistes avertis, œuvrant dans une optique scientifique commune, mais disposant d'une latitude suffisante pour adapter leur étude aux particularités de la matière; il y fallait aussi de solides qualités pédagogiques. On peut dire que, sous ces différents rapports, l'ouvrage est globalement une réussite.

Ses sept parties concernent successivement « la religion étrusque », p. 7-75 (D. Briquel), « la religion grecque », p. 79-175 (V. Pirenne-Delforge), « la religion romaine traditionnelle », p. 179-246 (Y. Lehmann), « les religions à mystères dans

l'Empire romain », p. 249-347 (G. Freyburger), partie qui traite des mystères dionysiaques, isiaques et mithriaques, « la religion gallo-romaine », p. 351-439 (Ch. M. Ternes), « le judaïsme dans l'Antiquité », p. 443-520 (M. Hadas-Lebel) et « le christianisme dans l'Empire romain, de Jésus de Nazareth à l'empereur Théodose », p. 523-592 (Y. Lehmann, avec le concours de J.-M. Salamito pour le premier chapitre qui concerne les origines). La répartition de l'espace disponible est, comme on le voit, assez bien équilibrée. Chaque contribution s'accompagne d'une bibliographie sélective invitant à de possibles approfondissements. L'ouvrage offre, au début, une table des matières très détaillée. En revanche, il ne comprend ni cartes, ni tableaux chronologiques, ni index, ni table des illustrations. Celles-ci sont d'ailleurs en nombre réduit, à peine une quarantaine, et le plus souvent sous forme de petits dessins. La plupart d'entre elles sont en outre concentrées dans la contribution relative à la religion gallo-romaine, laquelle détonne également par l'importance de sa teneur archéologique, faite souvent de longues énumérations de documents et de lieux. Compte tenu de la destination de l'ouvrage, des illustrations plus abondantes, de meilleure qualité et plus équitablement réparties, auraient pu sans doute servir en maints endroits le propos. Mais le prix remarquablement modéré de l'ouvrage s'en serait fortement ressenti.

Un avant-propos utile, dû au directeur scientifique de la publication, introduit les contributions et ramasse brièvement les conclusions auxquelles chacune d'elle aboutit. Au préalable est précisé le but visé : « offrir aux étudiants du premier cycle un panorama aussi large que possible des principales religions nées autour du bassin méditerranéen avant et pendant la domination romaine ». La présentation des religions sélectionnées « ressortit à un ordre strictement chronologique, celui de leur apparition et de leur diffusion au sein de l'espace spirituel gréco-romain ». Il faut lire, plus précisément, que c'est l'histoire romaine qui a constitué l'axe centralisateur en fonction duquel les religions ont été sélectionnées et aussi présentées. On comprend mieux alors que l'exposé commence par la religion étrusque, plutôt que par la religion grecque, que celle-ci ne soit pas précédée en amont d'une présentation des religions minoenne et créto-mycénienne, si ce n'est que cette dernière fait l'objet de quelques pages dans l'exposé de la religion grecque, que mention n'est pas faite des religions anatoliennes qui ont parfois laissé sur place bien des traces après l'hellénisation et la romanisation (Hittites, Louvites, zoroastrisme) et que, si place est faite, à juste titre, au judaïsme, il n'est nulle part question de la religion des Phéniciens, pas même de sa branche carthaginoise, ni davantage, par exemple, des Celtes ibériques ou des Égyptiens. Faire cette remarque, ce n'est pas remettre en cause la sélection opérée (le titre *Religions de l'Antiquité* ne comporte pas d'article défini !), mais observer qu'un panorama méditerranéen un peu plus complet aurait pu être dressé, fût-ce de façon schématique, dans l'introduction, avec des repères chronologiques; c'eût été l'occasion de mieux baliser le cadre géographique et historique des territoires couverts, de montrer plus encore la riche diversité de l'aire culturelle qui fut celle de la *mare nostrum*, et d'éveiller ainsi auprès des jeunes d'autres curiosités.

Quant aux objectifs que se sont donnés les membres de l'équipe, ils sont définis comme suit : « mettre à jour les connaissances et proposer, tout en en vérifiant le degré de validité, des informations et ou des hypothèses inédites ». Ils ont convenu notamment ne céder à aucun préjugé doctrinal ni manifeste d'école, leur dénominateur commun étant une approche historique qui « s'efforce de décrypter, dans son évolution diachronique, le système des croyances et des rites ». Pour le reste, chaque auteur a disposé de toute la latitude souhaitable pour mettre en œuvre les techniques et méthodes d'investigation les mieux adaptées à son sujet. Je n'ai pas compétence pour juger de la manière dont ces

objectifs ont été rencontrés pour chaque religion présentée, mais je crois utile de donner à tout le moins un bref aperçu de l'exposé qui concerne la religion grecque; on comprendra que les liens qui m'unissent à l'auteur m'invitent à faire cet exercice aussi objectivement possible.

Les « Préliminaires » (p. 79-87) insistent tout d'abord, fort opportunément, sur l'indispensable distance qu'impose l'étude de la religion grecque au regard de ce que véhicule aujourd'hui la notion de religion, mais ils indiquent aussi qu'il ne faut pas trop forcer l'opposition entre « religion ethnique » et « religion révélée » dont on use parfois, en l'occurrence, un peu trop légèrement. Dans la présentation des sources d'information touchant le domaine, un paragraphe est consacré aux documents papyrologiques, souvent négligés, mais qui peuvent se révéler utiles pour les périodes hellénistique et romaine; l'importance des recherches iconographiques, en plein essor, est également soulignée. Une rapide esquisse de l'historiographie de la religion grecque, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, débouche sur une présentation des principales méthodes interprétatives qui ont cours aujourd'hui. L'A. plaide pour un usage complémentaire de ces différents éclairages; s'appuyant notamment sur la réflexion de J. Rudhardt, elle consacre, pour clore cette introduction, une bonne page à « la lancinante problématique du mythe ».

Le premier chapitre (p. 89-103) aborde une matière difficile, mais capitale pour la compréhension de la religion grecque : « Le monde des dieux ». Une première caractérisation est faite à l'aide des notions de polythéisme – inventée par les 'monothéistes' dans le contexte polémique que l'on sait – et d'anthropomorphisme, un procédé que les représentations grecques ont poussé particulièrement loin. Les dieux forment une société de type familial, dont Homère et Hésiode déjà dessinent et ordonnent le modèle. Le nom qu'ils portent est une sorte d'étiquette qui constitue le plus petit commun dénominateur de leur personnalité, perçue à un niveau panhellénique, mais il est rarement transparent. Le cas particulier des « abstractions personnifiées » au nom diaphane comme Éros, Thémis, Peithô, etc., est évoqué dans une note; pour le dire en passant, cette dénomination traditionnelle dont nous usons communément me paraît peu adéquate, car elle ne correspond pas du tout au mode d'appréhension des Grecs. La puissance des dieux s'exerce sur la nature et ses cycles, sur les êtres vivants, leurs dynamismes biologiques et même psychiques, sur la vie aussi des communautés politiques et leur histoire. C'est dans ce dernier cadre que se déploie principalement le fonctionnement complexe de ce système divin. Des exemples clairs et précis illustrent le rôle important des épiclèses et leurs origines diverses, les épithètes dites littéraires témoignant à leur tour des fondements pluriels de ces représentations divines. On n'a pas affaire pour autant à une accumulation confuse et aléatoire de personnalités interchangeables; référence est faite aux travaux de Dumézil et de Vernant qui ont fait voir, dans les panthéons, des systèmes différentiels où la place d'un dieu est fonction des autres entités composant l'ensemble auquel il appartient; des exemples évocateurs sont ici produits, avant que ne soit abordée la question délicate des regroupements canoniques en « douze dieux », dont on sait que la liste est assez variable. « Les dieux ont une histoire », et celle-ci remonte haut dans le passé des Grecs; c'est l'occasion de dire un mot, avec la prudence qui s'impose, des périodes antérieures à l'apparition de la littérature homérique et, plus particulièrement de la civilisation créto-mycénienne qui a laissé des traces écrites attestant l'existence d'un panthéon déjà structuré où on découvre déjà les noms familiers d'une dizaine de divinités ou d'épiclèses divines. Il reste que cet héritage a été marqué par des discontinuités, liées aux bouleversements qui ont marqué les siècles postérieurs, et que des influences orientales, difficiles à préciser, ont aussi marqué la genèse du pan-

théon grec. Homère et Hésiode ont pour leur part opéré une « cristallisation littéraire » décisive, dans des œuvres dont la puissance évocatrice continuera de peser lourdement sur les représentations ultérieures. Limpides et tout en nuances sont les pages que l'A. consacre ensuite à « la catégorisation du divin », verticale tout d'abord (dieux, héros et démons), horizontale ensuite (masculin, féminin, androgyne, formation de couples, de triades, de groupements collectifs, plus fréquents chez les déesses que chez les dieux); bienvenues sont aussi les remarques faites à propos de la distinction « ouraniens-chthoniens », qui apparaît bel et bien dans nos sources anciennes, mais qui n'y fait pas l'objet d'une réflexion théorique. Reste un paragraphe de trois pages réservé aux problèmes difficiles de l'héroïsation et de la divination que posent aussi bien les mythes que les cultes; l'A. s'interroge notamment sur les motivations qui ont poussé à rendre un culte aux souverains, pratique déjà perceptible à la fin de l'époque classique. Cette institution témoigne en tout cas de la grande faculté d'adaptation du polythéisme grec. Est aussi remarqué le fait que les Grecs ont été capables, dans leur expression du divin, de se hisser parfois au-delà des représentations habituelles que commandait leur anthropomorphisme, en élaborant la notion du τὸ θεῖον ou du τὸ δαίμόνιον (on notera qu'aucune formation semblable n'existe pour l'idée de sacré), qui dit l'aspect universel et, en un sens, insaisissable du divin.

Au total, ce premier chapitre, en bonne place pour inaugurer l'exposé, dit bien l'essentiel de ce qu'il convenait de dire; il s'agit certes d'une synthèse, mais qui n'éluide aucune question délicate et qui renvoie à ce propos, chaque fois que cela s'avère utile, aux travaux les plus récents. Un même souci se retrouve dans les deux chapitres qui suivent. Il y est d'abord question des « Lieux et des actes du culte » (p. 105-141), où sont examinés successivement *les cadres* (famille, groupes gentilices, associations et cité) et *les circonstances* (passages ritualisés de la vie privée et de la vie sociale, fêtes et concours, guerre et paix), *la localisation et les types de sanctuaires* (avec d'utiles précisions sur leur genèse et leur évolution, sur les statues de culte et les *anathêmata*, sur les tombes et les ἡρώα, sur les sanctuaires à vocation panhellénique), *les actes du culte* (offrande, libation, sacrifice, prière, cris rituels et chant, prestations dansées) et enfin *le personnel religieux* (prêtres, familles sacerdotales, « experts », liturgies); le chapitre se termine par un bref retour à l'âge du bronze qui permet à l'A. de s'interroger sur certaines continuités dont témoignent les siècles ultérieurs. Faut de pouvoir suivre en détail tous ces développements, forts d'une connaissance affinée des *realia* du culte et de leur environnement matériel, je ferai simplement état de deux problèmes délicats qu'aborde l'A. et dont elle propose une solution nuancée. Après avoir insisté sur le fait que « la collectivité *politique* est un groupe *religieux* » et que la *polis* est en Grèce le cadre par excellence de la vie religieuse, elle se demande s'il est place encore, dans un tel système, pour une forme plus « personnelle » de religion, précisant que cette dernière notion, à la différence de la notion de religion « individuelle », implique que les actes de dévotion s'inscrivent dans les formes de la religion communautaire. En faveur d'une réponse positive à la question posée sont invoquées certaines expériences de possession divine ainsi que les cultes mystériques, mais aussi les actes de dévotion personnelle dont témoignent notamment quantité de dédicaces et d'offrandes pieuses; toutes ces manifestations n'impliquent nullement, bien au contraire, une désolidarisation des actes les plus communs du culte, la cité s'attachant d'ailleurs, le cas échéant, à les intégrer dans ses propres pratiques et à les discipliner. Plus ambiguë encore est la notion de « religion populaire » dont on use pour opposer la dévotion commune et celle d'une 'élite' que représenteraient poètes et philosophes. Les témoignages que fournit Grèce n'attestent pas une

rupture radicale de ce genre. Certes, on y discerne des niveaux de conscience différents, mais qui n'en prennent pas moins appui sur un fond de notions communes.

Le troisième chapitre (p. 143-169) est intitulé « L'appréhension du sacré et le sentiment religieux », le mot sentiment devant être pris, comme on va le voir, dans son acception la plus large. On entre davantage ici dans l'étude de la dimension subjective de l'expérience religieuse. Pour entreprendre cette démarche toujours périlleuse, l'A. a raison de chercher à s'appuyer sur une revue du vocabulaire exprimant tout d'abord l'appréhension du sacré (ιερός, ὅσιος), parfois lesté de nuances affectives (ἄγιος) et de l'idée de pureté (ἄγνός, καθάρος), à laquelle est consacrée, corrélativement à la notion de souillure, deux pages substantielles. Sont aussi examinées les notions de piété et d'impiété (εὐσέβεια, ἀσεβεία), avec référence aux procès d'impiété, témoins du fait que la cité d'Athènes, en cette période troublée, cherchait à « concentrer entre ses mains une sorte de discours officiel sur les dieux », même si celui-ci n'était pas à proprement parler théorisé. L'idée grecque de pureté comporte une composante morale qui prendra toujours plus d'importance, ainsi qu'en témoigne par exemple la notion d'ὑβρις; il eût été possible d'abonder dans le même sens en faisant appel à la notion de justice, déjà si présente dans l'œuvre d'Hésiode. Les paragraphes suivants montrent comment il est possible de rencontrer les dieux dans des démarches permettant de réduire la distance. Ainsi apparaissent les sanctuaires oraculaires et médicaux, où la divinité se manifeste pour se faire conseillère des hommes, ainsi que les cultes à mystères qui procèdent, comme l'a montré Burkert, d'une quête de protection et de salut personnel, comparable à celle qui aboutit à consacrer des ex-voto, si ce n'est que cette dernière démarche n'a pas la même profondeur et la même intensité; ce sont principalement les mystères d'Éleusis qui sont pris en exemple, en raison notamment du rayonnement panhellénique qu'ils ont connu, mais sont aussi évoqués les mystères de Samothrace et une série d'initiations locales ou régionales que cite Pausanias et dont les fouilles archéologiques ont parfois confirmé l'existence. Une place particulière est également réservée au dionysisme, dans ses accointances avec la « nébuleuse » orphique, dont il apparaît du moins qu'elle avait développé des formes religieuses incompatibles avec celles de la cité; ce n'est pas le cas du courant dionysiaque lui-même, dont la *téléte* semble d'ailleurs avoir été « aussi multiforme que le dieu qui la commandait ». C'est moins à rencontrer les dieux qu'à les contraindre que vise la magie, objet d'un bref exposé qui met entre autres à profit la récente synthèse de F. Graf. Restait à évoquer l'attitude des philosophes à l'égard de la religion traditionnelle, attitude caractérisée par une distance ouvertement critique, mais qui ne va quasi jamais jusqu'à un rejet complet des cultes et des croyances communes; l'objectif est bien plutôt d'épurer l'héritage à la faveur d'un approfondissement de la notion du divin. Mention particulière est faite de quelques présocratiques, dont Xénophane de Colophon, de Pythagore, qui inaugure une alliance étroite entre le rationalisme et le mysticisme, et surtout de Platon, pour qui la sagesse est inséparable d'une piété toujours ouverte à la dimension communautaire et qui insiste sur la bonté absolue du divin. Les grandes écoles philosophiques des siècles suivants continuent d'élaborer des théologies qui visent tout autant à intégrer le patrimoine religieux, quitte à le réinterpréter. Significatif à cet égard est le succès, promis à une longue destinée, que rencontre à l'époque l'interprétation allégorique des mythes, apparue déjà au VI^e siècle, de même que cette autre voie interprétative que fut l'évhémérisme, né quant à lui à l'époque hellénistique et dont l'audience se répandit aussi chez les représentants de la pensée chrétienne. Pour conclure, l'A. s'attache à relever les continuités et les discontinuités religieuses qui se manifestent aux

époques hellénistique et romaine, sans omettre de dire encore un mot des rapports conflictuels qu'entretenaient, aux premiers siècles de notre ère, la religion païenne et le christianisme.

En appendice, une bibliographie alphabétique de quelque cent titres recense les ouvrages cités en cours d'exposé; elle est suivie d'une « orientation complémentaire » qui, outre quelques ouvrages généraux supplémentaires, énumère, en les répartissant en une dizaine de thèmes, les études spécialisées les plus récentes. Nul doute que les étudiants, comme aussi leurs aînés, apprécieront la richesse et la clarté de cet aperçu de la religion grecque qui, pour être condensé en moins de cent pages, n'en offre pas moins un panorama très large, allié à un souci du détail précis et de la nuance un intérêt pour les questions de fond et témoigne d'une connaissance approfondie tant des sources anciennes que des recherches modernes.

Souhaitons que cet ouvrage connaisse une large diffusion et contribue à éveiller parmi les jeunes générations de nombreuses vocations pour l'étude des religions.

André MORTE
(Université de Liège)

Sergio RIBICHINI, Maria ROCCHI, Paolo XELLA (éds), *La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca. Stato degli studi e prospettive della ricerca. Atti del Colloquio Internazionale (Roma, 20-22 maggio 1999)*, Roma, Consiglio nazionale delle ricerche, 2001. 1 vol. 19 × 27 cm, 440 p., nbr. ill. (*Monografie scientifiche. Serie scienze umane e sociali*). ISBN : 88-8080-023-X.

Une trentaine d'archéologues, de philologues, d'historiens et de spécialistes des religions antiques offrent dans ce volume le résultat de leurs recherches dans un domaine en plein renouvellement : celui des rapports entre la religion grecque et ses voisines proche-orientales. Le sujet est doublement d'actualité. D'une part, le siècle qui se termine a vu la découverte de nombreux sites archéologiques (Théra, Al Mina, etc.) et archives (hittites, d'Ugarit, d'Ebla, d'Emar, etc.) qui ont fourni une mine d'informations sur des civilisations méconnues, voire inconnues. D'autre part, deux livres récents, *The Orientalizing Revolution* de W. Burkert et *The East Face of Helicon* de M. West, ont à la fois fait le point sur les connaissances et proposé de nouvelles interprétations qui ont relancé la recherche.

Les sujets abordés dans ces *Actes* sont variés. Du point de vue chronologique, ils vont du III^e millénaire à l'empire romain. Du point de vue géographique, ils vont de l'Espagne à l'Inde – ce qui amène d'ailleurs à poser la question de savoir ce qu'est le « Proche-Orient » – en passant par l'Italie, la Grèce et ses îles, la Crète, Chypre, l'Anatolie, l'Iran, la côte syro-palestinienne, l'Égypte et la Mésopotamie. Les approches sont avant tout littéraires; il y a peu d'articles (ceux de N. Kourou, par exemple, sur le thème de l'arbre sacré, ou de C. Bonnet et C. Jourdain-Annequin sur Héraclès-Melqart) qui font appel à l'iconographie. Beaucoup d'études sont comparatives, comme le laisse effectivement attendre le titre du volume; d'autres s'en tiennent à un aspect d'une civilisation sans guère s'intéresser aux influences qu'elle aurait subies ou exercées (F. Pecchioli Daddi et A.M. Polvani sur les mythes hittites). Le thème propre au colloque, celui des influences proche-orientales sur la religion grecque, est abordé dans trois perspectives complémentaires : présence d'Orientaux en Grèce (M.-F. Baslez sur les associations sémitiques en Grèce, en particulier sur les communautés phéniciennes et syriennes de Délos; M.C. Marín Ceballos sur les Phéniciens de Gadir), influences orientales sur